

Sport.

On sait le piteux résultat obtenu par le Club Laval, jeudi dernier, alors qu'il s'est fait écraser par un score de 3 à 1.

Le meilleur club n'a pas gagné, c'est plutôt le manque de solidarité, de courage et d'énergie de la plupart de nos meilleurs joueurs qui a rendu le M. A. A. A. si puissant.

Laurendeau avait de la gomme à ses patins.

Guévremont a joué une belle partie, mais malheureusement trop seul.

Thompson s'est signalé par son jeu et son dévouement à corps perdu, c'était le seul.

Le prestige de Léon manquait; on était sur la glace comme une armée sans général. De plus, ce changement réitéré des joueurs, et même le remaniement complet de toute l'équipe empêcha beaucoup les joueurs à se reconnaître et à s'aider.

Limoges n'était pas à sa place sur la défense.

Enfin tout cela contribua à la déconfiture finale.

Elle est bien finie notre belle saison si assaisonnée d'espoir jusqu'à l'avant-dernière joute. Elle est finie la comédie!

Ce n'est pas précisément dans la dernière partie que le Laval est coupable, c'est dans la joute avec le Shamrock, où l'on a montré tant d'insouciance.

On a eu une belle équipe, une belle saison, mais la fin est pitoyable. Ce sera une leçon pour nos meilleurs joueurs, mais malheureusement trop lents, trop insouciant.

L'encouragement et l'enthousiasme de vos admirateurs et de tous les étudiants, vos amis, MM. du Laval, auraient dû vous frapper un peu plus, et vous dégourdir les jambes. Sachez que la rage et la désillusion que nous avons eu, en face de votre défaite surpassent de beaucoup votre insouciance et votre résignation ultra-stoïque!

La Rédaction.

A M. le Rédacteur.

Il paraissait dans l'«Escholier» du 24 courant, un article intitulé «Nos Apatiques» et signé du pseudonyme «Carabin-Carabinant».

L'on prétendait dans cet article que le mot «carnaval» ne signifie, pour la grande majorité des étudiants de Laval, que «soulades en règle et dissipation effrénée et licencieuse». Je crois que nos carabins ont meilleure opinion d'une fête populaire, très en vogue chez nos ancêtres, et que s'ils ne se sont pas rendus à ces fêtes, c'est qu'ils avaient d'autres raisons que celles dont «Carabin-Carabinant» leur octroi si généreusement. Mais, à supposer qu'ils eurent les raisons déjà citées, ils se seraient alors montré plus respectables que d'autres, puisque pour conserver leur bonne réputation, ils se seraient abstenus d'assister à ces fêtes.

Plus loin, l'auteur change la direction de son regard scrutateur et veut bien de sa plume laisser tomber quelques perles à l'adresse des présidents des diverses facultés. «Oui, écrit-il, blâme aux présidents de faculté qui ne s'occupent plus de remplir les devoirs de leur charge et poussent l'ineurie au point de ne même plus communiquer aux confrères les invitations qu'ils ont en mains.» L'auteur a raison à condition que les dits présidents aient reçus l'invitation demandant aux étudiants d'assister à ces fêtes. Mais, je connais certain président, et il n'est peut-être pas le seul, à qui l'on ne daigne pas envoyer d'invitation, croyant peut-être que telle faculté — puisque nous n'avons pris connaissance de la dite invitation que par l'intermédiaire de son président et que par conséquent nous pouvons supposer que seule cette faculté a reçu une invitation — était à elle seule toute l'Université Laval et que son président était, par le fait même, président d'une «fédération universitaire» qui a «déjà existé».

Et bien non! je proteste énergiquement contre ces accusations plus

fausses les unes que les autres. Il n'y a plus de fédération universitaire; si l'on veut inviter tous les étudiants l'on doit le faire respectivement pour toutes les facultés.

Si les organisateurs d'une fête quelconque oublient une ou plusieurs facultés lorsqu'ils lancent leurs invitations, les étudiants de ces facultés doivent se faire un honneur de ne pas assister à ces fêtes, ne sachant si l'oubli est intentionnel ou non et si on les considère comme des hommes ou comme des enfants à qui l'on peut passer tout ce que l'on veut sans qu'ils n'en disent rien.

Il ne faut donc pas blâmer les présidents qui ont fait leur devoir en «se mêlant de leurs affaires» et en «ne faisant pas connaître à leurs confrères une invitation qu'ils n'ont pas reçue».

Espérant, monsieur le Rédacteur, l'hospitalité de vos colonnes, je suis,

Bien à vous

Un Connaisseur.

Le Mont St-Louis et le Parler Français

Nous croyons qu'il est de notre devoir de protester énergiquement, et dans toute la mesure de nos forces, contre un incident regrettable, qui, si insignifiant puisse-t-il paraître, n'en est pas moins de la plus haute importance.

Samedi dernier, au «Jubilee», le Mont-St-Louis avait organisé d'intéressantes courses sur patins ainsi qu'une partie de «hockey» entre son équipe et celle de l'École Polytechnique. A cette occasion ils firent imprimer de volumineux programmes, que malheureusement, ils jugèrent à propos de rédiger en anglais.

C'est là un geste condamnable et qui mérite toute notre réprobation.

Situé en plein cœur de la Province de Québec, dirigé par des autorités françaises, fréquentée et encouragée presque entièrement par des Canadiens-Français, nous avions tout lieu de croire, surtout dans un moment où l'on foule aux pieds avec tant d'ignominie nos libertés sacrées et traditionnelles, de considérer cette maison d'éducation comme un foyer de culture et de civilisation française.

Ce geste de samedi dernier nous force d'en douter.

Directeurs du Mont Saint-Louis, rappelez-vous que de traduire son nom, à rougir de son origine il n'y a qu'un pas!

A. R.

Chez nos carabins.

Le retour du front de nos confrères en médecine: Rodolphe Rolland, Jos. Boulay et Elphège Lalonde, a été le sujet des fêtes intimes chez leur ami Pieard de Bordeaux et au salon de Madame Gosselin. Grâce à l'impressario Armand Lajoie, elles prirent toutes une teinte artistique et des plus littéraires. Les poètes s'y étaient glissés avec les mélomanes. «Y avaient» en plus Albert Dreux, Marcel Dugas, Léopold Morin, le pourvoyeur Lemay de la loge des conjurés Maltais, Isaac Nantais, le Docteur Charpentier, Ubald Paquin, le frère de Lalonde au premier degré, Déjourdis, Roger Maillet, le Docteur Lefebvre et enfin le troisième suspendu de l'Université.

Te dire, ma noire, tout ce que les muses patronesses de la lyre et du clavier y ont gagné, devient de plus en plus difficile.

«Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci» les honneurs restent à vous, John D., et Proserpine.

X touchait l'orgue... Y fit pleurer dans le «Chœur des Vierges».

Z signe.

Triste fin.

Lorsque Théophraste naquit, sa famille célébra cet heureux événement par des fêtes, que les historiens du temps manqueraient d'enregistrer. Un incident ce pendant, méritait d'être relaté.

Théophraste avait une vieille tante, dont un mariage manqué, il y avait près de trente ans, avait aigri le cœur. Cette vieille fille qui, depuis des mois, faisait le rêve de porter son neveu sur les fonts baptismaux, fut oubliée ou évincée, toujours est-il, que ses espérances ne se réalisèrent point. Elle en fut très fâchée et manifesta son mécontentement en jetant un «sort». Telle une sorcière des contes de Perreault, elle toucha Théophraste au front, en l'anathématisant: «Ce gibier-là, prédit-elle, tournera mal!»

Théophraste dès sa plus tendre enfance, montra les instincts les plus pervers; il ne manquait jamais l'occasion, si un bon monsieur ou une bonne dame le faisait sautiller sur les genoux, de commettre des incongruités; plus d'une robe et plus d'un veston portèrent sa carte de visite.

A l'école, il fit mille tours à ses maîtres et ses compagnons ne pouvaient-ils le souffrir. S'il jouait à la «poque», il ne manquait jamais de fendre le moine de son voisin. Il chipait les billes de ses camarades, et fit tant et si bien qu'on dut le flanquer à la porte. Ses professeurs déclarèrent qu'il avait un «sûle caractère». Ses parents désespéraient de lui, et pour le ramener dans le bon chemin, ils résolurent de le mettre dans le Droit. Il entra à l'Université et son irrespect des autorités le mena devant les tribunaux.

Un jour le malheureux insulta un agent de police dans l'exercice de ses fonctions: le brave gardien de la paix dormait, adossé à un poteau télégraphique, et Théophraste, pensant faire une bonne farce, l'éveilla. L'affaire causa tout un scandale et ce n'est que grâce à des influences, venues de haut, que notre héros put s'en tirer sans aller aux galères.

Sa famille était désespérée et maudissait cette vieille fille de malheur qui avait voué Théophraste à une fin ignominieuse.

Plus tard, après avoir échoué plusieurs fois devant les examinateurs, Théophraste fut enfin reçu dans l'honorable Confrérie du «Barreau». Ce succès fit croire que le mauvais sort était conjuré, mais il n'en était rien.

Théophraste gagna beaucoup d'argent et fréquenta toute sorte de gens, qui lui firent descendre les derniers degrés de sa décadence. Un jour, jour néfaste s'il en fut dans l'histoire de Théophraste, ils lui soufflèrent dans la «trompe d'Eustache», une idée qui devait le perdre.

«Toi qui n'es bon à rien, lui dirent-ils, tu devrais te présenter aux prochaines élections!»

Il accepta, et fut élu député!

IM-MORALITE

La prédiction s'était accomplie: Théophraste avait mal tourné.

A Miss H....

Sur une table de bois recouverte d'une grossière toile jaune, 2 bougies éclairaient de vieux bouquins poussiéreux, des manuscrits jaunés, et puis des croutes dues à l'huile d'un artiste pauvre mais inconnu. Une caisse de bière servait de chaise.

L'ombre était dans l'atelier, étendant son mystère.

Des armes — panoplies entamées — scintillaient encore parmi la rouille, menaçantes, au-dessus des toiles et des plâtres.

J'étais là, courbé sur la vieille «tortue» qui se mourait faute de charbon. Je pensais à vous, Miss H...., je pensais que peut-être dans ce pauvre atelier d'étudiant, l'inspiration me viendrait un jour et que j'en sortirais plus riche, plus

fort et plus heureux peut-être riche, n'est-ce pas? Et pour avoir le droit de vous aimer il faut vous conduire à l'opéra, il faut vous faire la cour dans les bals où vous êtes teinte.

Sur la rue, pour marcher à votre bras, il faut avoir des souliers vernis, un chapeau neuf et des gants beurre-frais! Vos petits pieds de duchesse se fatiguent des longues promenades, il vous faut carrosses et limousines.

Pour vous je devrai m'habituer à prendre le thé, aux heures du protocole, et l'été vous suivre au bord de la mer, être un fervent du tennis, avoir un canot.

L'hiver, vous logerez à Westmount ou à Outremont; l'été à la Malbaie ou à Old Orchard; vous recevrez vos amis, vous devrez ne leur rien envier, si vous voulez que vous soyez à moi.

Mais vous passez donc ma vie, chère Miss, comme un papillon qu'il ne faut pas saisir, de peur de lui enlever la poudre et le riz de ses ailes de gaze.

Moi, je suis un sauvage, moi je suis un timide. J'ai des trous dans mes semelles, j'ai vingt sous pour manger par jour, mon chapeau est poussiéreux et je n'ai trouvé en me fouillant que mon cœur à vous offrir. Et je n'ai plus le droit de vous aimer, parce que mes souliers ne sont pas vernis.

Phil d'Aurez.

M. Philémon Cousineau.

?

Supprimé par la censure.

Cartes Professionnelles

Téléphone Main: 1056.
Téléphone Main: 1952.

ALDERIC BLAIN, B. A. L. L. L.
AVOCAT

Edifice «Royal Trust»
107 S.-Jacques, 107
Chambres 504 et 506. MONTREAL.

Tél. Main: 3539. Résidence:
1473 rue S.-Denis.

HONORE PARENT, L. L. L.
AVOCAT

99, rue S.-Jacques, 99. MONTREAL

Téléphone Main: 2175

JEAN-LOUIS LACASSE
NOTAIRE

Edifice «Duluth»
50 Notre-Dame Ouest, 50. MONTREAL.

E. A. D. Morgan. Salluste Lavery, B. C.

MORGAN & LAVERY

Suite 620, Edifice Transportation, 120 St-Jacques
Téléphone: Main 2670. Cable EADMOR

Wilson & Lafleur Limitée
19 rue S.-JACQUES

LIVRES DE DROIT

Langelier: Cours de Droit Civil.
Conditions faciles pour paiement.

NOS DENTS
sont très belles, naturelles, garanties.

Institut Dentaire Franco-Américain
(INCORPORE)

162 RUE S.-DENIS, MONTREAL